

Docteur Sollers

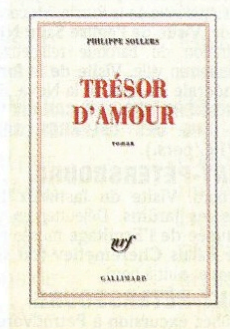
et mystère Philippe

Il aime les livres, les femmes, Céline, les cigares, Venise, le bordeaux, se mêle de tout (politique, religion, cinéma), s'autopromeut en toute occasion, squatte les médias et se rêve pape des lettres françaises. Et si derrière le provocateur Sollers se cachait un classique ?

PAR JEAN-MARC PARISIS

Voltaire n'est jamais loin de Philippe Sollers. Il est encore là, au mur d'un petit bureau dans la ruche des Editions Gallimard. « *Les Anglais aiment Voltaire, les Français ne l'aiment pas. Il est mort riche, donc ça ne va pas.* »

Il n'était pas dévot, donc ça ne va pas non plus. Ah, celui-là... » Pour la richesse, on ne sait pas, mais pour la concision, la froideur de l'esprit qui jubile, oui, Sollers a quelque chose de Voltaire, de réfractaire. Premier roman à 22 ans, *Une curieuse solitude*, salué par Mauriac, Breton, Aragon. Suit *Le Parc*, prix Médicis 1961. A 25 ans, c'est l'ascenseur pour le Goncourt et plus tard l'Académie française. Mais il y a ce désir d'échapper, d'avoir le choix des armes, de « la guerre ». En 1960, il a déjà pris la tangente en fondant la revue *Tel Quel*, pour « renouveler la bibliothèque, allumer des mèches ». La poudre : Artaud, Ponge, Hölderlin, Joyce, Sade, Dante... « *C'était vivant, le reste était mort.* » Pour éviter la guerre en Algérie, il mime la schizophrénie. L'art corporel ne s'oublie pas. Quand Sollers fait la marionnette dans le bruit et la laideur des plateaux télé, il faut toujours se demander



Tiré à 20 000 exemplaires en janvier, le nouveau roman de Philippe Sollers est déjà en réimpression.

s'il est vraiment là, s'il ne se sent pas encore traversé par l'« extraordinaire effet de présence silencieux » produit par Georges Bataille lorsqu'il entraît, « auréolé », dans le réduit de *Tel Quel* il y a cinquante ans.

En 1979, l'ex-mao figure déjà dans le *Petit Robert*, en photo, à côté de celle de Soljenitsyne. La notice parle à son sujet de « fiction moderne », de linguistique, de psychanalyse, d'« orientation marxiste ». La prochaine décennie se jouera sur un air différent.

En 1980, Roland Barthes est renversé par une camionnette près du Collège de France, après un déjeuner avec le présidentiable François Mitterrand. « *Les gens mentaient : il ne fallait pas dire qu'il avait déjeuné avec Mitterrand, cela faisait mauvais œil. On me rassurait, ce n'était pas grave... J'ai fini par m'émouvoir, je suis allé le voir à l'hôpital. Il était mourant.* » Sollers ne dînerait plus au Falstaff avec l'ami « *qui ne parlait pas pour ne rien dire* », il œuvrerait à sa manière à leur projet d'une nouvelle *Encyclopédie*, il ne verrait plus le cigare de Barthes s'allumer dans la nuit. De quoi se sentir seul à la sortie de *Paradis* en 1981. « *Mitterrand... Paradis... Plus décalé, tu meurs.* » Mourir, jamais. Il quitte les Editions du Seuil, signe chez Gallimard (« *la banque centrale* »), transmute *Tel Quel* en *L'Infini*, se recentre avec des romans de charme, *Femmes*...



A la Closerie des Lilas,
où Philippe Sollers a
ses habitudes, comme
jadis son meilleur ennemi,
Jean-Edern Hallier.

PHOTO : HELENE BAMBERGER/
LE FIGARO MAGAZINE

La Closerie

En 2000, il offre un de ses livres au pape

... et *Portrait du joueur*. « Il fallait passer à une orchestration médiatique. Pas de marginalisation, c'est le problème stratégique numéro un. Debord s'est fait marginaliser, il a réattaqué et dit "je" trop tard avec les Commentaires sur la société du spectacle. » Sollers a détecté très tôt la dépression, la régression à venir. Avec la culture pour les contrer et la santé pour en jouer. Rompu à la stratégie chinoise, il pénètre Saint-Germain-des-Prés, établit son quartier général au bar du Pont-Royal, un bel hôtel près de Gallimard. « *A un moment, on a dit que je contrôlais Le Monde des livres, les prix littéraires... Foutaises.* » Pour les prix, on y ment autant dehors que dedans. Dans *Le Monde*, il traitait surtout les classiques. « *Les morts sont plus vivants et plus menacés que les vivants* », moins gênants aussi. Alors ? Si Sollers a péché dans l'édition, il fut absous par Jean-Paul II auquel il offrit sa *Divine Comédie* (des entretiens avec Benoît Chantre) en audience publique, à Rome, en 2000.

Aujourd'hui, le pape Sollers, combien de divisions ? Primo, la collection *L'Infini* chez Gallimard, où il a édité « *l'extraordinaire Journal de Trêve* » de Frédéric Berthet, mort en 2003, mais aussi Yannick Haenel, Cécile Guilbert, Marcelin Pleynet, Stéphane Zagdanski... Deuxio, la revue du même nom, publiant complices ou dévots, gérant l'exégèse du corpus sollersien, et toujours ouverte aux dynamiteurs – lire la lettre fraternelle et salée de Richard Millet à Sollers dans le dernier numéro (hiver 2011, 125 p., 17,50 €). Enfin, sa chronique mensuelle dans *Le Journal du dimanche*, qui lui permet d'occuper le terrain, de scanner l'actualité et de célébrer la sienne dans des numéros d'autopromotion plutôt désinhibés. Un égotisme énervant, pathétique pour certains. Dans *Trésor d'amour**, il vante encore son *Dictionnaire amoureux de Venise*. La vanité est toujours bestiale. Or Sollers est civilisé, froid, avisé. Il faut donc décoder. Dans un monde de marchandises sans mémoire, autant se servir, ne pas s'oublier, et si l'on peut emmerder le monde par-dessus le marché, c'est parfait. Le problème, c'est que « *l'ironie n'est peut-être plus comprise* ». Résultat, ceux qui ne le ratent pas ratent l'essentiel : ses livres. « *En général, je vois si on a lu ou pas.* » Les adversaires sont ceux qui ne lisent pas. Il a rédigé soixante livres. Des romans, des essais, des Mémoires, une autre *Comédie humaine* (celle des cinq sens contre la Société), où les classiques et les modernes s'émulsionnent dans une intimité perspicace et joyeuse. « *Toujours sur la page. Un livre, ça n'a l'air de rien, mais croyez-moi, ça irradie.* »

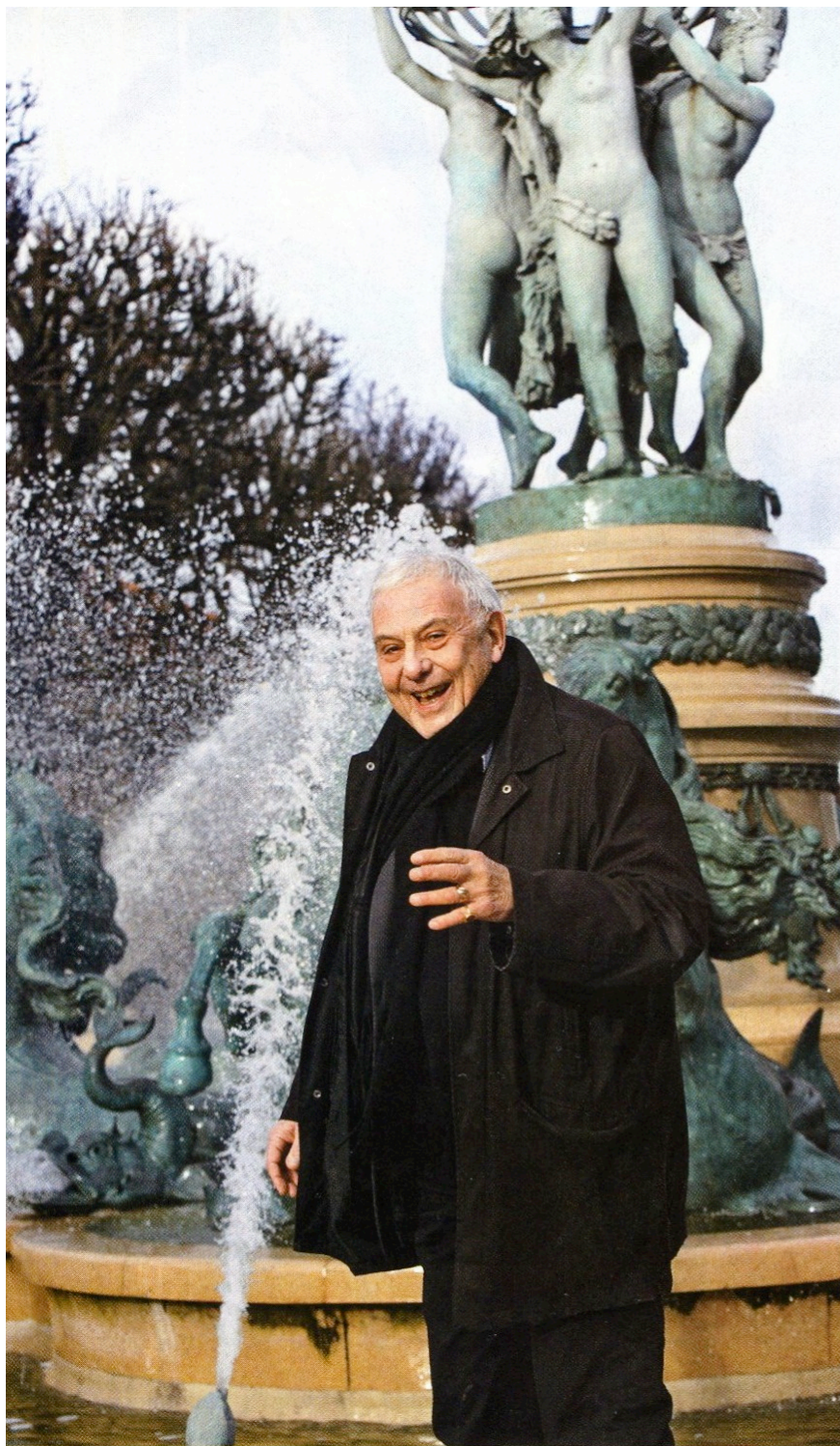
Vingt et unième roman : Sollers et une jeune femme à Venise. *Trésor d'amour*. Le titre fleur bleue se vend bien



PHOTOS : HELENE BAMBENGER/LE FIGARO MAGAZINE

Dans son petit bureau des Editions Gallimard, d'où il dirige la collection et la revue « *L'Infini* ».

et cache son jeu. Sollers sort l'amour pour faire la guerre, réarmer un mot qui tire à blanc à la télé, au cinéma, dans les romans de chatte. « *L'amour est l'objet d'une tentative de pulvérisation spectaculaire dans tous les domaines. Il est très mal vu par la Société parce qu'il est asocial. C'est l'écart, une façon d'orchestrer sa vie dont chacun est éminemment responsable. Difficile à faire comprendre aujourd'hui.* » Voilà l'amour exfiltré de la Société et retraité notamment au filtre du génial *De l'amour*, où Stendhal cristallise à fonds perdus sur Matilde Viscontini, rencontrée en 1818 à Milan. « *Stendhal s'est inoculé la drogue de l'amour-passion parce qu'elle change toutes ses perceptions. Il a un nouveau corps. Les choses les plus proches changent, le temps, les paysages, les fleurs.* » Quand les corps phosphorent, la police est sur les dents. Pour diverses raisons, Stendhal et Matilde sont épiés. Sollers défie aussi « *l'obsession sexuelle, l'arrondissement du corps des femmes par la technique* », toute cette chirurgie esthétique visant à effacer le Temps. « *Les religions se sont beaucoup occupées du formatage du corps féminin. Aujourd'hui, ce n'est plus la religion, sauf chez les amis du voile, mais la technique. Il faut être belle, formatée, selon les critères de la dictature publicitaire. Le puritanisme de plus en plus agressif et la liberté de représentation pornographique sont l'envers et l'endroit d'une même tentative d'asservissement.* » Féministe ? Pas vraiment, à lire ses pages sur « *la profonde frigidity féminine assortie de ruses et simulacres divers* ». « *L'amour est pour elle comme un dîner officiel pour moi* », notait Stendhal à propos d'une comtesse. Sollers remet le couvert et les pieds dans le plat : « *C'est la guerre des sexes, pas la peine de rêver. En général, une femme se livre à des actes qui lui déplaisent.* » Les hommes, ces naïfs, n'y entendant rien, « *la simulation s'interpose. Cette frigidity est très absente du diagnostic général* ». Mais toutes les femmes ne sont pas frigides, Dr Sollers ! « *Je n'ai pas dit le contraire, mais cela reste à vérifier. Les muses, dit Céline, ne rient bien que branlées. Intéressant. Premièrement, monsieur, une femme qui jouit rit dans la foulée. Deuxièmement, elle se tait, ne se confie pas immédiatement à sa voisine, elle sort de l'indiscrétion. Je suis de l'avis de Hitchcock, les meilleures sont celles qui n'ont l'air de rien.* » *Trésor d'amour* s'enveloppe d'ellipses, de silence,



de parenthèses. On récapitule : l'amour, c'est la guerre à la Société (donc à la guerre des sexes). Pour le reste, démaquillez-vous et jouissez (en musique, Mozart si possible).

Sollers parle beaucoup mais pratique l'esquive, le off. Emballé par les cours de Lacan (« *grand improvisateur, un virtuose, le plus beau théâtre que j'ai vu de ma vie* »), il pose un diagnostic assez soft sur l'offensive anti-Freud de Michel Onfray : « *C'est le symptôme d'une Société qui énonce ceci ou cela, ça dépend de ce que choisit la régression ou le refoulement pour s'exprimer. Onfray ne perçoit pas le génie de Freud, sa solitude innovante.* » Houellebecq ? « *Il m'intéresse, nous sommes aux antipodes. Il suit sa pente, tout à fait dans le tempo de l'époque : pulsion de mort. Avec l'humour noir, très bon raconteur. Mieux que la plupart des romans américains dont on nous bassine.* » Parmi les Américains vivants, il sauve Philip Roth, « *un grand ami, j'apparais dans Opération Shylock.* » Ils ne se voient plus, mais ils ont beaucoup ri ensemble : « *Il ne parle pas français et mon yankee est*

Comme Stendhal,
qu'il salue dans son
nouveau roman,
Sollers n'est pas loin
de penser que la France
a perdu depuis 1789
le goût de s'amuser...

assez approximatif, on se faisait des grimaces. » Chez les Français pas morts, il vote Modiano : « *Il a son truc, cette phrase, c'est remarquablement composé. Tout de suite, ça marche. Un type bizarre, drôle, qui a des fous rires.* »

Pour lui, Frédéric Mitterrand est devenu avec « l'affaire Céline » le ministre de la Censure

Il ne s'interdit ni de rire ni de fumer. Avant une émission de radio, il sirote une boîte de bière en régie. En partant, il serre la main des assistants, des techniciens. Courtoisie, sens du contact, sagesse du corps. Sollers n'aime pas la folie. En France, il est servi : « *Surévaluation de tout ce qui touche au sexe, dissolution religieuse, délire imagé constant, on a souvent l'impression d'un grand asile psychiatrique où des malades fixés se croient tous normaux.* » Stendhal le disait déjà, ce pays a perdu le goût de s'amuser depuis 1789, il ne sait pas oublier ses chagrins. Aujourd'hui, c'est pire, avec ce passé récent qui ne passe pas – « *Collaboration, colonialisme...* » Dernier dommage de cette « *culpabilité historique* », l'éviction de Céline du *Recueil des célébrations nationales* de 2011 par Frédéric Mitterrand, devenu pour Sollers « *le ministre de la Censure* ».

A « *l'axe Vichy-Moscou* » planté dans la mémoire grise française, Sollers préfère la ligne Venise-île de Ré. Il séjourne souvent sur l'Atlantique avec Julia Kristeva, grande sémiologue et psychanalyste, sa femme depuis 1967. Ses voisins sont Luchini, Dussollier, Kiberlain... Bourgeois – on le lui a reproché dans les syndicats de l'avant-garde –, mais bourgeois éclairé, liquide, bordelais. Catholique, mais catholique dantesque, version originale, latine, merci Benoît XVI. Le « *viveur* » ne s'ennuie jamais. « *J'ai trop de mouvements à faire à la guerre. Je deviendrais vulnérable si je m'ennuyais.* » D'autant que l'histoire continue, produisant toujours des « *héros* », des « *aventuriers* », comme Julian Assange, le patron de WikiLeaks. « *Des intellectuels ont protesté contre WikiLeaks, ils voulaient préserver des secrets d'Etat. C'est honteux. Au moment où l'on dit que l'écrit va disparaître, Assange balance des rapports, de la littérature, c'est ce qui scandalise.* » Lui ne s'indigne de rien et l'Apocalypse n'est pas son rayon. Ce qui n'exclut pas l'expérience des crises. Son roman aborde le suicide, trois fois l'idée d'en finir l'aurait frôlé, trois fois elle fut retournée par l'amour. « *La mort précipite, comme dit Homère. L'angoisse...* » Il tamise : « *Non, elle ne m'angoisse pas. La mort n'est rien.* » Sacré Epicure. « *Dinosaure* » ou « *phénix* », la peau de son écriture ne vieillit pas. Tableautins, nuances, lagunes, cierges, baigneuses. Rapide, trop rapide parfois. « *C'est peint.* » A la main, ou à la machine à écrire, pour « *le son* ». L'ambition secrète, la manipulation génétique majeure seraient peut-être de devenir un livre. « *C'est tout à fait ça : un livre vivant. J'ai trouvé ça.* » Une entrée en « *Bibliothèque de la Pléiade* » et le tour serait joué. En attendant, son roman décrypte un texte rare de Stendhal : *Privilèges*. Manuel de magie, de chance, pour *happy few*. Des trucs gratuits, inestimables. Comme l'amour à la Sollers, des féeries pour maintenant.

■ JEAN-MARC PARISIS

* *Trésor d'amour*, Gallimard, 213 p., 17,90 €.